

EN ALGÉRIE

au développement archaïque de l'homme moderne

par catégories ont ressorti une catégorie importante constituée d'entrepreneurs ayant, durant la période socialiste, occupé des postes de responsabilité dans des entreprises publiques. La deuxième période, qui a commencé au début des années 1990, se caractérise par un processus de substitution du secteur privé au secteur public. La sphère économique privée étant très dépendante du politique et de l'administratif, les acteurs économiques, constituant dans leur majorité le groupe dominant des phases précédentes ayant fait une conversion à la sphère de l'économie de marché, se maintiennent dans la durée en érigeant des barrières à l'entrée de type administratif et, surtout, en gardant le monopole d'accès aux marchés publics et aux prêts bancaires.

Synthèse

Cette analyse ayant comme objectif de comprendre pourquoi, dans notre pays, la société actuelle a donné des défaitistes alors que la société traditionnelle a donné

les Novembristes, nous a permis de comprendre que dans la période postcoloniale, du supposé être homme moderne sort tou-

tion de domination par l'allégeance plutôt que par la compétence.

En somme, les faiseurs des lumières

més par Durkheim nous avertissant que «l'idéal ne repose sur rien s'il ne tient pas par ses racines à la réalité».

M.-A. Z.

\* Enseignant-chercheur  
Zoreli.univbejaia@gmail.com

***Vers la fin des années 1980, a commencé en Algérie la phase de domination de l'homme prétendant être moderne qui, sans avoir acquis la culture de la citoyenneté, s'est inscrit en opposition par rapport aux valeurs traditionnelles jugées vétustes. Paradoxalement, l'augmentation graduelle du pouvoir d'influence et de décision de celui-ci dans la société a été accompagnée par une augmentation dans les mêmes proportions du niveau de dégradation de son cadre de vie et de son environnement.***

jours pour agir dans la pratique un homme prédateur, ne connaissant ni son histoire ni ses mythes, qui, en pratiquant l'usage privatif du bien public et la personnalisation de sa fonction publique, a développé le mal-développement.

De ce fait, la transition vers la modernité passe par le dévoilement par le scientifique et le déclassement par l'opinion publique des groupes sociaux perpétuant leur posi-

nous ont légué ces deux principes géniteurs de vérités scientifiques, qu'il ne sert à rien de construire des projets de transformation sociale ou de transition politique sans réaliser préalablement la préparation du cadre de sa mise en application pratique et que permettre un bon développement de l'arbre de la société consiste simplement à élaguer ses mauvaises et à renforcer ses bonnes branches, deux principes brillamment résu-

(1) Le plus talentueux des témoins de la Kabylie de la période coloniale note que le Kabyle «accorde la même âme aux gens, aux bêtes, à soi-même, et beaucoup d'affection à ses animaux.» (Feraoun, 1968 : 103).  
(2) A ce propos, Daumas a écrit : «Il existe quelques grandes familles religieuses, dont l'influence incontestée domine plusieurs tribus tout à la fois. C'est dans leur sein que tous les gouvernements prétendant à la domination sur les Kabyle se sont efforcés de prendre leurs intermédiaires ; ils ont alors conféré à ceux-ci des titres de khalifas, d'aghas, etc. Cette politique fut celle des Turcs et ensuite d'Abd-El-Kader ; elle est devenue la notre par la force des choses.» (2010 : 61).

AU-DELÀ DE LA FATWA

Pour renouer avec une pensée complexe

***«L'idée de vérité est la plus grande source d'erreur que l'on puisse envisager ; l'erreur fondamentale consiste à s'approprier le monopole de la vérité.»***  
(Edgar Morin)

Le buzz de la semaine, qui n'en finit pas d'enchaîner les passions, au point de ne parler que de cela, c'est cette tragique pièce dont les protagonistes principaux jouissaient encore il y a peu de temps d'un anonymat presque total auprès du grand public. L'un étant imam d'une mosquée qui n'existe pas et l'autre auteur de la chronique la plus lue en Algérie certes, mais rédigée en français, traduite nulle part, la réduisant de ce fait en un objet difficilement accessible au lecteur arabophone – majoritaire devions-nous le préciser. En cette année du quatrième mandant, du baril à soixante dollars et des contre-révolutions arabes, «l'affaire» Hamdache-Kamel Daoud est décidément l'affaire de l'an de grâce 2014. Soyons clair d'emblée, sans contournements sémantiques ni de guillemets dogmatiques : La «fatwa» de ce sinistre cheikh est condamnable, totalement et sans équivoque. Mais il paraît que cela ne serait pas suffisant. Envoyés Spéciaux Algériens, la page Facebook aux deux cent cinquante mille abonnés – c'est-à-dire plus que le lectorat de n'importe quel journal francophone en Algérie – par le biais d'un sondage improvisé en réponse à l'affaire Daoud-Hamdache, proposait deux projets, deux postures, deux positions aux Algériens que nous sommes face à cette affaire : laïcité ou islamisme.

L'édition week-end du principal journal francophone en Algérie choisit tout naturellement de faire sa une sur cette affaire, mais choisit curieusement un angle assez étonnant : on y parle de «silence complice» de l'Etat après la «fatwa», alors que l'information principale est la fatwa elle-même. Cette une est symptomatique du système subversif de cette institution médiatique et de beaucoup de schémas intellectuels dans le pays. Comme souvent, on choisit d'instrumentaliser les «affaires». Le ministre de la Communication a condamné clairement la fatwa, le ministre des Affaires religieuses a dénoncé l'appel au meurtre et la victime a déposé une plainte. Laissons maintenant la justice faire son travail même si l'on a parfois l'impression que des prières laïques implorent les dieux de l'absurde pour que cette justice ne fasse rien. Toutes les fatwas ne se valent pas. On peut se souvenir de la fatwa d'El Qaradawi condamnant El Kadhafi en 2011, saluée par les rédacteurs en chef de cette même édition et de Bernard Henry Levy dans son bloc-notes dans *Le Point*. Quand on est démocrate, droit-de-l'hommeiste comme on l'aime à le rappeler, et à tout bout de champ, il paraît que l'on peut se passer du principe de la cohérence. Il faudra cesser de récupérer, d'instrumentaliser la mort des uns et les mises à mort des autres, si l'on veut que la critique demeure légitime.

Les victimes collatérales de la «fatwa»

Kamel Daoud, contrairement aux apparences, n'est pas la seule victime de cette «fatwa», l'autre victime de l'affaire et de la surenchère médiatique et dogmatique c'est le débat

des idées autour de l'œuvre et de son auteur. Au nom d'une solidarité tyrannique et parfois hystérique – qui contraste avec le calme du premier concerné – des veilleurs de consciences interdisent aux gens de nuancer leurs propos et étouffent des opinions qui se distinguent de la bien-pensance. Contrairement à ce qu'avance SAS, dont le retour «célestes» était annoncée depuis des jours, on peut être à la fois solidaire de Kamel Daoud et en désaccord avec ses idées. On peut le préciser, le réclamer et ça n'enlève en rien au fait que l'en soit solidaire.

C'est tout à l'honneur de ces solidaires et celui de l'auteur également. N'est-il pas absurde et dangereux de mettre dans le même sac un cheikh takfiriste et Rachid Boudjedra, dont le seul tort est d'avoir qualifié le roman, objet de la polémique, «d'acceptable» et de «moyen» ? N'a-t-on plus le droit de critiquer une œuvre sous prétexte que son auteur ait été lâchement attaqué ? Sa critique est frontale et même acerbe, mais ce serait mal connaître l'auteur de *L'Escargot entêté* d'attendre de lui le contraire. Pour beaucoup de «solidaires» exclusifs, soutenir Kamel Daoud va de pair désormais avec la détestation, voire la délégitimation de Rachid Boudjedra et Yasmina Khadra par la même occasion – pour une autre histoire – chose aussi absurde que stupide pour l'auteur de ces lignes, lui qui apprécie les trois et ne s'en cache pas.

Cette affaire a mis sur le devant de la scène une nouvelle catégorie d'intellectuels. Leur logique est systémique et binaire. Quant à leur solidarité, elle est exclusive et expulsive. Dans un article de Abed Charef dans *Le Quotidien d'Oran*, on peut lire une description assez sévère mais réelle de cette gauche : «La gauche, en Algérie comme en Tunisie, est en fait une petite bourgeoisie urbaine, occidentalisée, qui n'a plus de rapports avec le peuple de gauche, les sans-dents. Une gauche-couscous qui aspire à devenir gauche-caviar, prête à composer avec le système Ben Ali du moment qu'il assurera sa sécurité et son confort, et limitera la répression aux pauvres, aux barbus et aux ruraux. Elle affiche encore un discours de gauche, mais elle a une pratique politique basée sur d'autres critères. Sa grille de lecture n'est plus dictée par le bon vieux clivage riches-pauvres, exploitants-exploités, capital-travail ; elle a comme repère central le conflit religieux-laïcs.»

Beaucoup d'autres voix, dont la solidarité est pourtant sincère et totale avec Kamel Daoud, hésitent aujourd'hui à prendre la parole publiquement et s'abstiennent de nuancer leur opinion de peur qu'ils soient stigmatisés par la première catégorie. L'un d'eux dit à l'occasion que «l'intégrisme n'est pas que religieux, et un extrémisme peut en cacher un autre. Une catégorie d'intellectuels et de journalistes «démocrates» vous renient et vous censurent quand vous ne partagez par leur vision du monde». Le summum de la pensée simpliste est de lire beaucoup de représentants de cette catégorie «d'intellectuels» parler, d'une seule voix, comme s'ils étaient passé le mot, de «la belle décantation» qu'ont permis les menaces contre Kamel Daoud.

A la suite de cette dite «décantation» surgit une «élite» autoproclamée sans qu'il y ait une quelconque remise en

Par Fayçal Sahbi

question ni en cause, méprisant la «populace» et stigmatisant toutes les voix qui divergent.

Au-delà de la solidarité

Au-delà de la fatwa, cette «affaire» ne doit pas faire en sorte que la question palestinienne soit «culpabilisée» ou qu'elle soit un prétexte (encore un) pour s'attaquer à l'arabité ou les croyances des gens. Non, un «démocrate» ne répond pas à la haine par la haine. Non, un «démocrate» ne fait pas dans l'amalgame pour faire face à l'amalgame qui le touche. Contrairement à ce que l'on peut déceler dans le discours de certains de ces «démocrates», l'intégrisme n'a pas tué que Tahar Djaout, Mekbel et d'autres figures de gauche, il a fait 200 000 victimes : des communistes, des religieux, des pré-noms sans noms et des noms sans causes. C'est au nom de tous ceux-là que nous devons être solidaires aujourd'hui. Le cheikh, s'improvisant attaché de presse, n'est pas à son premier coup d'essai, mais ce n'est que maintenant que l'on entend des voix le condamnant. Cette affaire impose une solidarité totale, certes, mais complète et sans exclusion, ni au nom d'un dogme encore moins à cause d'une langue. Ce pourquoi aujourd'hui l'auteur de ce texte est solidaire de Kamel Daoud. L'arabe *bashing* est devenu un sport olympique parmi ces cercles de démocrates. Faisant de l'amalgame entre islam, islamisme, arabe et arabisation – appelée parfois «arabétisation» – une distraction ou peut-être un métier. L'arabe, tué par Camus et guillemeté par ces «démocrates», est désigné, après un procès hâtif et partiel, comme un coupable idéal et la cause de tous les maux de la société et du pays. Savent-ils en quelle langue El Mâari clamait-il ses poèmes ? En quelle langue aimait Darwich ? Et en quelle langue militaient George Habache et Cheikh Imam ? Le risque est désormais de voir les uns et les autres se radicaliser, entraînant le débat en Algérie vers un clivage profond entre deux entités étanches.

Des individus même peu convaincus des thèses d'une entité ou d'une autre, devront choisir, à un moment ou un autre, entre les deux camps. L'amalgame ambiant, généralisé et à double sens ; le débat politique et culturel étant devenu d'un simplisme affligeant, d'un manichéisme déplorable et surtout les logiques d'exclusion des uns et des autres, amèneront ces individus à trancher. Ce serait le triomphe de la pensée simpliste. Un ami qualifia l'affaire de roman surréaliste. Un roman qui a toutes ses chances de décrocher le Goncourt tant les ingrédients de la réussite médiatique y sont réunis. S'il est signé par un binôme, des milliers de nègres ont contribué et contribuent encore à sa rédaction. L'intrigue y est bonne. On déplore toutefois le manque flagrant de signes de ponctuation, de virgules, parce qu'on n'a pas le temps de souffler, mais surtout d'un point final, parce qu'à la longue ça fatigue. Vivement la fin, souffla cet ami, dans un soupir de lassitude. «C'est bientôt la coupe d'Afrique», répliqua une voix grave de l'autre côté de la porte.

F. S.